transpositions de termes techniques grecs qui sont nombreuses en slavon. Le mot est fait comme *qualitas*, mais il n'a dû sans doute sa fortune en russe qu'à l'importance prise par *qualitas* dans toutes les langues modernes de l'Europe.

Une création grecque, une adaptation latine, un intermédiaire français, ainsi se sont faits souvent les mots de la civilisation européenne.

IV

LES ÉTUDES LATINES EN ANGLETERRE[1]

PAR S. R. K. GURNER, M. A. (Oxon.)

Headmaster, Strand School, Brixton.

Avant d'entreprendre d'exposer la situation du latin dans les écoles anglaises, il ne sera sans doute pas hors de propos de donner d'abord une brève description de l'organisation de l'enseignement secondaire en Angleterre dans son ensemble.

On peut dire en somme qu'il n'y a pas *un* système d'enseignement; il y en a au moins deux et plus peut-être. La raison en est dans la division des écoles anglaises en deux types : celui de « l'école publique » et celui de « l'école secondaire ».

Le premier de ces deux types comprend les écoles dont les noms sont les plus connus tant en Angleterre qu'à l'étranger. Dissemblables sous maints rapports, ces écoles se ressemblent en ceci qu'elles sont « indépendantes », c'est-à-dire qu'elles ne reçoivent aucune subvention du Board of Education ou du County Council dans le domaine duquel elles se trouvent situées. La plupart sont de fondation ancienne, mais un certain nombre des plus renommées ont été fondées dans le milieu du siècle dernier, et une ou deux datent des toutes dernières années. Elles fournissent presque exclusivement aux besoins d'une certaine classe sociale, la « classe moyenne supérieure », qui peut payer un prix de pension relativement élevé et qui demande pour ses fils ce que l'enseignement des écoles publiques anglaises peut donner de meilleur.

1. Traduit de l'anglais par Mme J. Marouzeau.

Eton, Charterhouse, Winchester, Rugby, Clifton en sont des exemples. La plupart n'ont que des internats, mais quelques-unes, par exemple Westminster et Saint-Paul, sont des externats ; un petit nombre, comme Tonbridge et Clifton, prennent à la fois des internes et des externes. Leur situation est telle que ces écoles ne sont soumises qu'au contrôle de leurs propres chefs d'établissement et comités directeurs. Il y a relativement peu de ces écoles en Angleterre, bien que leur grande histoire et leur prestige les aient amenées à être regardées, spécialement à l'étranger, comme représentant le type normal des écoles anglaises.

A la seconde classe appartiennent la grande majorité des écoles anglaises, surtout des externats, avec un petit nombre d'internats. Ces écoles reçoivent des subventions (grants in aid) soit du Board of Education représentant le gouvernement, soit de l'autorité locale chargée de l'enseignement et qui représente la clientèle payante, soit de tous les deux à la fois ; dans certains cas elles sont la propriété effective du pouvoir local. Il est intéressant de noter en passant qu'en Angleterre le gouvernement ne possède et n'entretient jamais une école ; celles qu'on appelle écoles d'État appartiennent à un comté ou à une cité, qui est responsable vis-à-vis du gouvernement de l'organisation des œuvres d'enseignement dans son domaine. Aucune des écoles de cette dernière catégorie n'est indépendante. Le degré de contrôle exercé sur elles dépend de plusieurs facteurs : l'école peut être surveillée par un inspecteur du gouvernement plus ou moins zélé, ou par un directeur de l'enseignement soucieux de voir dans son domaine toutes les écoles conformes à un type unique et coopérant à un plan commun d'enseignement, ou bien elle peut jouir d'un certain degré de liberté apparente qui la rend comparable avec avantage aux écoles entièrement indépendantes. Mais, même si l'apparence est sauvée, l'école n'est pas libre : « eripitur persona, manet res ». Elle fait usage des deniers publics, et le public demande en conséquence qu'elle subisse un contrôle. Un des nombreux aspects du contrôle, et le plus important au point de vue qui nous occupe, est que les programmes peuvent être soumis au Board of Education, ce qui revient à dire que celui-ci peut intervenir dans le choix des matières enseignées. Le Board tient compte naturellement des suggestions éventuelles. Il publie chaque année un code de « Règles pour les écoles secondaires », auquel toutes les écoles sous sa ju-

ridiction sont obligées de se conformer. Quelle place occupe l'étude du latin dans les *curricula* de ces deux catégories d'écoles?

Dans la première classe, celle des écoles publiques, on peut dire que le latin, quoique sa suprématie ne soit pas aussi hors de cause qu'elle l'a été, occupe encore une place d'honneur parmi les matières essentielles de l'enseignement. Les écoles publiques sont le domaine des conceptions traditionnelles de l'éducation, et il n'est peut-être pas inutile de rappeler que dans le passé, jusqu'au milieu du dernier siècle, les classiques ont été à toutes fins l'unique objet d'enseignement. Voici quel était le programme hebdomadaire d'Eton pour l'ensemble des matières sous son fameux directeur Dr. Keate (1809-1834) : pour les hautes classes, dix leçons de « construction », trois « compositions » (une composition originale en latin, une sur les élégiaques, une sur les lyriques), une heure d'histoire classique, une heure de « Milton » ou de mathématiques. Pour la 5e (« remove ») : Horace, Cornelius Nepos, les poètes grecs ; pour la 4e : Ovide, Ésope, César, Térence, morceaux choisis ; pour la 3e : morceaux choisis ; pour la seconde : le Testament en latin, Phèdre ; pour la 1re : grammaire latine. Ce n'est qu'en 1851 que le principal professeur de mathématiques à Eton fut élevé au degré supérieur d' « assistant master » ; et ce qui est vrai d'Eton l'a été, sauf exceptions sans importance, pour toutes les écoles publiques. Pendant la plus grande partie du XIXe siècle, l'étude des classiques règne sans conteste. Et aujourd'hui, bien que la situation dans ces écoles soit toute différente et bien que la valeur éducative d'autres matières comme la science ait été pleinement reconnue, les effets de cette tradition sont encore manifestes. L'étude du latin est presque toujours obligatoire pour tous les élèves jusqu'à un certain âge, et, ce qui est peut-être plus significatif, il s'attache encore à la 6e classique ou classe supérieure, si réduite qu'elle soit aujourd'hui en nombre, un prestige qui manque à la 6e scientifique ou mathématique. Tout naturellement les conditions changent suivant que le directeur lui-même est un classique, un scientifique ou un mathématicien ; mais, étant donnée la sympathie croissante que scientifiques et autres montrent aujourd'hui pour l'étude des classiques, il arrive communément que même un directeur non classique défende les classiques et prenne des mesures pour empêcher toute dimi-

nution inopportune des études latines. Du reste, et toute autre considération mise à part, tant que le latin sera matière obligatoire pour l'entrée dans nos plus grandes Universités, celles d'Oxford et de Cambridge, la situation du latin sera assurée dans nos écoles publiques.

En ce qui regarde les autres catégories d'écoles, celles qu'on peut désigner en général comme « écoles secondaires subventionnées par l'État », la situation est presque exactement inverse. Ici encore, il faut chercher dans l'histoire une explication du présent état de choses. Avant la fondation du Board of Education, en 1899, toutes les subventions aux écoles étaient administrées par ce qu'on appelait le « Science and Art Department », et ce département ne connaissait, sommairement parlant, qu'un indice de la valeur d'une école : la présence de la science dans son programme. Il était admis que tout enseignement pour lequel on dépensait les deniers publics devait avoir pour l'État une valeur immédiate et pratique; la valeur des classiques de ce point de vue étant très douteuse, on faisait de la science le critérium de l'enseignement. On voit d'ici le résultat : toutes les écoles qui avaient besoin de l'aide de l'État, négligeant toutes autres matières, se consacraient à l'enseignement des sciences. La valeur du latin en particulier était difficile à établir à une époque dont les conceptions étaient, comme a dit avec raison Matthew Arnold, largement utilitaristes, et le latin a été par conséquent une des premières matières sacrifiées. Pendant la période difficile de 1880 à 1910, il est probable que, s'il n'y avait pas eu l'exemple des écoles publiques et les efforts des deux principales Universités en faveur des classiques, le latin, dans certains centres au moins, aurait subi une éclipse presque totale. Les vues du ministère de l'Enseignement sont plus larges aujourd'hui, et bien qu'il s'incline encore avec un esprit de respect superstitieux devant le trône de la science, qui, avec l'anglais et les mathématiques, est la seule matière rendue obligatoire dans les « Règles pour les écoles secondaires » dont il a été parlé plus haut, il ne décourage pas le latin, et occasionnellement, de manière non officielle, tend à en favoriser l'étude. Quant à ce qui est des autorités locales qui depuis 1902 ont subventionné, et quelquefois, comme je l'ai dit, entretenu les écoles, il y a peu de chose à dire : un corps de conseillers de cité ou de comté disposé à assurer l'étude d'une ma-

tière non utilitaire, le latin par-dessus tout, est encore à trouver en Angleterre. Quelquefois les Conseils laissent l'école livrée à elle-même, d'autres fois il arrive que le directeur ait à lutter pour une matière en la valeur de laquelle il a foi.

Tel est le contraste qui se présente à qui observe la situation du latin dans l'enseignement en Angleterre. D'un côté nous trouvons le latin jouissant d'une solide autorité en vertu d'une grande tradition ; d'autre part le latin survit grâce à la foi qu'ont en lui les maîtres et ceux qui s'intéressent à l'enseignement, en dépit des efforts conscients ou inconscients qu'ont fait pour le ruiner les offices gouvernementaux, les conseils de cité et autrefois les spécialistes scientifiques.

*
* *

Il reste à examiner d'un point de vue critique la situation ainsi définie et à préciser le rôle du latin dans l'enseignement d'aujourd'hui, en se demandant quel fondement peuvent donner à leur foi ceux qui pensent que l'étude du latin doit subsister.

Il apparaît dans l'ensemble que l'étude du latin est maintenue aujourd'hui à la fois dans les écoles publiques et secondaires en vertu de sa valeur d'abord comme instrument de gymnastique intellectuelle, en second lieu comme élément de culture. Il est généralement reconnu qu'une étude comme celle du latin, qui requiert à un haut degré l'exactitude et le raisonnement, agit comme un heureux stimulant de l'esprit : nombre d'hommes d'affaires et de personnes dont le travail n'a pas de rapport direct avec les études classiques sont souvent disposés à donner la préférence dans leurs services à ceux dont la formation a été principalement classique.

Il est difficile cependant de s'appuyer sur ce seul argument, car on doit reconnaître de bonne foi que d'autres études, si on les aborde avec l'esprit qu'il faut et avec le vrai sentiment de leur valeur, peuvent avoir aussi, quoique à un moindre degré, la même valeur de « gymnastique » éducative. On ne peut pas nier, par exemple, que les sciences et les mathématiques en particulier agissent comme toniques efficaces sur les facultés de mémoire et de raisonnement, et les défenseurs du latin font sagement, en conséquence, de renforcer leur argumentation en invoquant d'autres considérations.

Un argument de fait, c'est que le latin est nécessaire non seulement pour l'entrée à l'Université, mais encore pour nombre de grandes professions, comme la médecine, l'Église, le barreau; il est également vrai qu'il n'y a pas de meilleure base que le latin pour l'étude des langues modernes, que la connaissance du latin est utile pour le scientifique, pour le voyageur, à l'occasion pour l'homme d'affaires. Mais ces considérations ne constituent pas dans les circonstances actuelles une défense suffisante du latin, étant données les exigences pressantes et sans cesse accrues des autres matières sur l'emploi du temps des élèves. Beaucoup d'élèves, par exemple, n'entreront pas à l'Université même au sortir de nos écoles publiques; aucune profession ou groupe de professions n'a son accès réservé aux élèves d'un type d'école déterminé; d'excellents écrivains, comme Shakespeare lui-même, ont su « peu de latin, encore moins de grec »; des scientifiques, des voyageurs, des hommes d'affaires réussissent couramment en dépit de leur ignorance de la déclinaison de « rosa ».

S'il n'avait à invoquer que ces deux principes, celui de la gymnastique intellectuelle et celui de l'utilitarisme, le latin aurait de la peine à se justifier; mais il y a une croyance répandue aujourd'hui dans le monde de l'enseignement en Angleterre, qu'aucune emprise des mathématiques et de la science en général sur nos écoles publiques ou secondaires n'a été capable de ruiner, c'est que le latin ouvre en quelque manière la porte à la culture et tend en fin de compte à composer pour la vie une attitude et une tournure d'esprit qui nous éloignent de l'ordre du matériel.

Prenons d'abord l'élève de l'école publique. Il a commencé le latin à l'école préparatoire parce qu'il en aura besoin pour l'école publique : il l'apprend pendant deux ans, trois ans, parce que c'est nécessaire, et avec une molle apathie, sinon avec ennui et à contre-cœur. Ne pas reconnaître le fait serait manquer de loyauté. Pour vingt élèves qui se plaisent à la science, ou dix qui se plaisent à l'histoire et à la géographie, il y en a tout juste un qui prend plaisir à sa grammaire latine. Mais l'élève une fois maître de sa grammaire latine, nous sommes fondés à lui dire que cette étude lui donne la clef de la langue dans laquelle une des grandes races dominantes a exprimé sa conception du devoir et ses vues sur l'univers, et qu'un homme, surtout un membre des classes dirigeantes, s'il ignore la langue qui a permis d'exprimer au moyen âge les no-

tions de jurisprudence, de droit international, de théologie, de philosophie, qui a servi de nourriture intellectuelle à ses ancêtres et à ceux dont il doit prendre la succession dans les œuvres de gouvernement et d'administration, que cet homme ne peut pas avoir une éducation complète. L'élève d'école publique d'aujourd'hui peut briser avec la tradition classique s'il le veut, mais c'est à charge de briser avec ce qui dans le passé de son pays a la valeur la plus réelle et la plus permanente, à charge de perdre l'inspiration qui vient du contact avec les grands penseurs, avec ceux dont les préoccupations n'ont pas été seulement de leur temps, mais subsisteront, comme dit Thucydide, aussi longtemps que la nature humaine restera la même.

Si cela est vrai de l'école publique, combien plus pressant encore est l'avertissement qu'on peut donner à l'élève de l'école secondaire. Pour celui-là, comme s'en rend compte infailliblement quiconque travaille avec lui, toutes les influences qui l'environnent tendent à exalter le côté matériel de l'existence : étroitesse de sa vie à la maison, nécessité pressante pour lui de faire son chemin à l'âge de seize ou au plus de dix-huit ans, défaut fréquent chez ses proches de toute croyance en tout ce qui n'a pas de valeur immédiate, philosophie terre-à-terre de l'homme d'affaires pratique qui l'emploiera, manque de bibliothèque et de tout ce qui peut constituer les fondements sur lesquels il devrait bâtir...; si des influences du dehors peuvent conduire au matérialisme, celui-là n'aura que des vues matérialistes. C'est à lui qu'on peut dire : « Voulez-vous vous appliquer au seul objet qui ne peut être employé à un usage matériel et qui n'a de valeur qu'en lui-même? Virgile, et Catulle, et Horace, et Cicéron, et Lucrèce ne vous assureront aucun avancement dans votre carrière, ne vous rapporteront pas un penny de plus, mais ils sont ceux qui vous rappelleront qu'il existe d'autres richesses que l'argent. »

C'est en fait dans cet esprit que l'étude du latin a été prônée pour les écoles secondaires, qui sont le bastion de l'enseignement de notre pays, et en réponse à cet appel on constate un notable accroissement du nombre des classes de latin dans ces écoles. Les raisons directes de ce fait ne sont pas faciles à déterminer : serait-ce que les anciens comptes sont réglés entre les sciences et les lettres? y aurait-il progrès dans le sens de la largeur d'esprit et meilleure formation chez les parents eux-mêmes? de nouvelles vues se feraient-elles jour dans les écoles secondaires, jadis assez dévoyées?

Ce qui est certain, c'est que la foi en valeur du latin est aujourd'hui profondément implantée et basée non pas seulement sur l'éducation traditionnelle, mais sur la conviction que nous pouvons encore tirer profit de la sagesse du passé. Tant que les prétentions de l'orgueil national ne nous raviront pas cette précieuse conviction, le latin gardera sa place dans les écoles anglaises. S'il meurt, ça ne sera pas parce qu'il est inutile, mais parce que nous aurons cessé d'être dignes de l'étudier.

* * *

Il peut être intéressant pour le lecteur français de présenter quelques observations concernant les méthodes employées en Angleterre dans l'enseignement du latin et les problèmes particuliers qui se posent.

La méthode d'enseignement traditionnel dans toutes les écoles a consisté jusqu'ici à donner la plus grande attention à l'étude de la grammaire, jointe à la pratique constante de la traduction rigoureuse de l'anglais en latin. On étudiait les auteurs originaux, mais cette étude était plutôt « intensive » qu' « extensive ». Par exemple, on prenait une petite partie d'un livre de Tite-Live ou de Virgile pour le travail d'un trimestre dans une classe d'élèves de seize ans environ, et on étudiait cette partie mot à mot avec le souci d'en tirer profit pour obtenir la correction grammaticale.

Il y a eu dans les trente dernières années deux développements ou modifications de cette méthode. En premier lieu, l'étude des auteurs originaux a tendu à prendre une plus grande importance, aux dépens du soin que l'on donnait auparavant à la « composition ». L'intérêt obtenu par là est, si l'on veut, littéraire plutôt qu'analytique. L'élève est encouragé à saisir en bloc le sens et l'esprit d'une œuvre latine et à s'assimiler autant qu'il est possible le point de vue classique. Selon les termes du rapport du « Board of education » intitulé « Les classiques dans l'enseignement », autrefois on étudiait les classiques comme une chose à part en donnant une attention minutieuse aux formes de la langue. Une des choses qui peuvent les sauver aujourd'hui, c'est de se rendre compte qu'ils peuvent apporter leur contribution à la solution des problèmes du temps présent et de la vie humaine en général. Pour obtenir ce résultat nous devons amener l'élève aussitôt que possible à prendre réellement contact avec la littérature

dans laquelle les anciens ont exprimé leur pensée et consigné leur expérience historique.

Le second changement est, à certains égards, un développement du premier. Il s'agit de la « méthode directe », qui a été brillamment exposée et pratiquée pendant un certain nombre d'années par Dr. W. H. D. Rouse, directeur de la « Perse School » de Cambridge, et par divers autres maîtres classiques bien connus. En peu de mots, cette méthode cherche à étendre le principe de l'assimilation du latin en demandant aux enfants de parler et de penser en latin. On ne parle jamais anglais dans la classe de latin. La conversation y est appliquée aux choses les plus ordinaires de la vie journalière, mais toujours en latin. On ne lit des textes classiques que relativement tard, et on fait très peu de « composition ». Il est impossible en si peu d'espace de faire un exposé complet de cette très intéressante expérience pédagogique. Les auteurs du rapport mentionné ci-dessus n'ont pu se résoudre à en recommander universellement l'adoption, mais l'enthousiasme de ses promoteurs et le fait qu'elle est en accord direct avec les théories pédagogiques d'aujourd'hui sur d'autres matières est très significatif. La difficulté est sans doute d'assurer la « discipline intellectuelle » que comportait l'apprentissage théorique de la grammaire; mais est-il trop aventureux de penser que l'acquisition de cette discipline dépend du soin qu'on apporte à éveiller l'intérêt de l'enfant? Établir la balance entre les deux méthodes, éviter le danger d'être trop rebutant d'une part, et de diminuer le rôle de la réflexion d'autre part, doit être l'œuvre du pédagogue avisé en ce qui regarde les études classiques comme pour toute autre matière. Beaucoup d'écoles qui ne peuvent adopter intégralement la méthode directe profitent au moins des occasions de l'appliquer que peuvent offrir la récitation, la représentation de pièces de Plaute ou d'autres auteurs latins, et même la traduction de textes. Et dans toutes les écoles d'aujourd'hui, même les plus conservatrices, on accorde généralement qu'aucun élève ne peut être considéré comme un « classique » s'il n'a lu abondamment les textes dans l'original et s'il ne s'est assimilé l'esprit de la langue, quelles que soient ses capacités spéciales pour la traduction de l'anglais en latin.

S. R. K. GURNER.